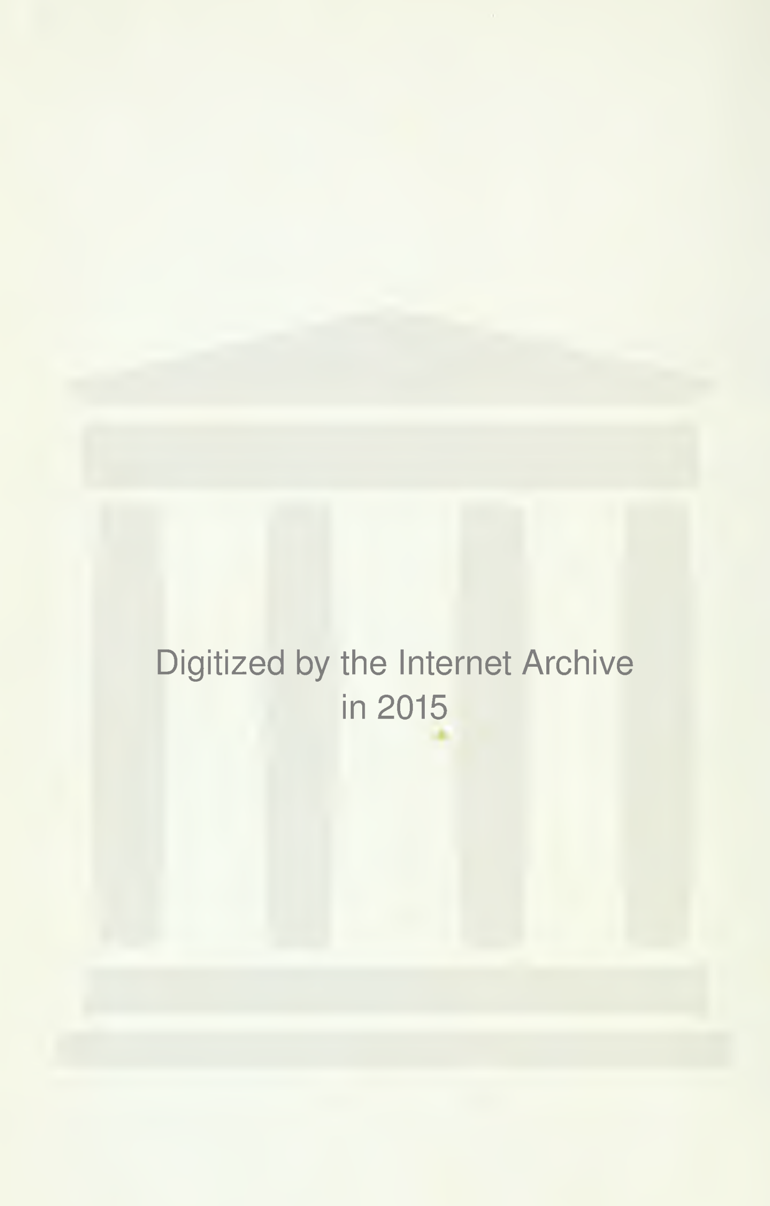
DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.



Rec'd July 16, 1929
Library Budget
Fund



Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lavillemortedugr00wien

Sr. D. D. Antenor Arias.

1

CATÁLOGO

DE LAS OBRAS

DE LA BIBLIOTECA

DEL

"CLUB DE LA UNIÓN."



LIMA

IMP. DE TORRES AGUIRRE, MERCADERES 150.

1889.

2078

MÉMOIRES, NOTICES

LA

VILLE MORTE DU GRAN-CHIMU

ET LA

VILLE DE CUZCO

Par Charles WIENER[1]

Τῆς δ'ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπαροιτεν ἔθηκαν.
HÉSIODE, *Œuvres et jours*, 8,265.

Messieurs, le nom de ville morte, appliqué aux anciennes cités populeuses des régions andéennes, est d'une vérité plus saisissante que lorsqu'il s'attache aux vestiges des pays classiques ou aux villes éteintes du moyen âge européen.

En effet, d'après la parole si belle de l'Arioste, « la mort même peut vivifier » et, semblable au *savoir-vivre*, il existe un certain *savoir-mourir* qui rend immortel.

Les autochtones du Pérou n'ont pas connu cet art.

Ils ont eu le malheur d'être des victimes sans avoir la gloire d'être des martyrs. Aussi la poésie n'est-elle point descendue sur leur immense tombe et, pour tâcher de ressusciter ce passé inconnu, l'histoire n'a pas retiré le linceul sanglant qui couvre plusieurs générations d'une race éteinte. La mort a eu tous ses droits sur l'indigène du Pérou; elle en a même eu le plus cruel : l'oubli.

Passez au milieu de ruines grecques ou romaines, entre les colonnes brisées d'un forum, sur les gradins d'un amphithéâtre, sous les galeries d'un temple... Ces ruines s'a-

1. Communication faite à la séance générale de la Société de Géographie le 18 décembre 1878. — Voy. les planches jointes à ce numéro.

n 2 5 0

nimeront sous l'effet vivifiant du souvenir : les statues des dieux vous parleront la langue d'Homère ou d'Horace ; les bas-reliefs sur ces urnes vous rediront des scènes qui vous sont familières dès votre jeunesse. Tout vous rappellera une immense et féconde activité. Vous avez été en quelque sorte formé par ces œuvres, vous avez recueilli les fruits des idées que ces morts ont semées ; ces Césars en marbre, vous les connaissez, vous pourriez citer leurs paroles. La vie qui circule pour vous dans ce monde antique est plus pure que la vie réelle : elle est l'apothéose de l'existence glorieuse d'un peuple de génie.

Quelle différence entre cette flamme immortelle qui éclaire les siècles de sa gerbe lumineuse et ce soleil radieux des Incas étouffé brutalement d'un seul coup d'éteignoir !

Dans les galeries nues et monotones des villes américaines, dans ces maisons muettes, dans ces palais sans souvenirs, dans ces temples sans Dieu, le spectateur comprend la rigidité cadavérique du passé péruvien, auquel tant de savants n'ont pu arracher jusqu'à ce jour le récit de son existence séculaire.

Cependant, si nous venons aujourd'hui vous montrer un de ces cadres brisés, c'est pour essayer d'en indiquer les éléments de reconstitution et pour tâcher d'y retracer à grands traits le tableau de cette vie antique disparue.

Pour ce faire, nous avons choisi une ville de la côte et une ville de l'intérieur du Pérou.

Les conditions topographiques et les conditions climatologiques ne s'y ressemblant en rien, les races qui habitaient ces cités étant différentes l'une de l'autre, nous serons amenés naturellement à vous montrer les deux genres d'existence auxquels le milieu et le développement particulier de ces antiques sociétés ont amené l'homme américain.

I

Le Gran-Chimu.

Le fait le plus frappant pour l'observateur qui parcourt les ruines du Chimu, comme du reste les vestiges de la plupart des villes mortes du Pérou, consiste dans la régularité du plan, dans la disposition et l'agencement général de la cité, conçue et exécutée d'après un projet unique, selon les exigences topographiques et sociales.

Il est facile de comprendre par ce plan le bien-être dont jouissait l'habitant d'une cité autochtone et, en même temps, l'effacement de l'individualité dans un ensemble logique et utile.

Ce fait, qui semblerait naturel au point de vue théorique, diffère en réalité avec les coutumes de notre vieux monde.

Les rues courbes, les places irrégulières, les maisons de *hauteurs*, de *styles différents* et souvent disproportionnés sont un des caractères ethnographiques de nos races, de même que l'harmonie générale de la cité, la ligne géométrique devenue loi municipale, donnent au vieux monde américain son cachet particulier, qui reflète comme dans un miroir tranquille son code puissant et obéi, cette vraie grandeur sociale sans apparat et sans prétention.

Les Chimus, maîtres de la côte du Pérou, avaient établi leur résidence par le 4e degré de latitude sud, à une lieue au nord du point que choisit Francisco Pizarro pour bâtir la ville qu'il baptisa, en honneur de sa ville natale, du nom de Trujillo.

Il est à remarquer que cette dernière ville, née en 1536, a été renversée et balayée, à trois différentes reprises, par les secousses volcaniques du sol, pendant que les murs de la

cité ancienne restaient les témoins inébranlables de ces désastres successifs.

C'est que les Chimus connaissaient le véritable art de bâtir, qui consiste dans la subordination du procédé architectural aux lois spéciales du milieu.

Le conquérant européen n'a pas voulu comprendre que Dieu, en cet endroit, ne permettait pas qu'on l'adorât dans des temples aux clochers élevés, que le mur droit percé de fenêtres n'était pas solide. L'indigène, au contraire, avait élevé des murs à talus sur leurs deux faces et sans fenêtres. Ces murs entouraient de vastes cours, donnant ainsi la sécurité que réclame la société, le mystère qu'exige la famille. Les maisons elles-mêmes étaient loin d'atteindre la hauteur de ces murs d'enceinte. Et l'on se gardait bien de charger ces murs de toits pesants qui, en cas de tremblement de terre, eussent formé un contrepoids fait pour ébranler l'édifice, ou auraient en tombant blessé les habitants. Les constructions acquéraient ainsi une solidité que n'a jamais ébranlée aucune secousse volcanique.

Pizarro avait rapproché sa ville du rio de Moche — cours d'eau qui avait alimenté la ville ancienne —, et cependant Trujillo manquait toujours d'eau; le terrain qui entoure la ville moderne a été de tout temps moins cultivé que ne l'était celui de la ville ancienne... C'est que l'indigène savait mieux que son vainqueur canaliser le fleuve, emmagasiner les eaux, arroser les cultures.

Un coup d'œil sur le plan de cette cité montre les ouvrages étonnants d'irrigation qui font circuler l'eau dans ces parages avec une logique comparable au système de la circulation du sang dans nos veines.

Dès lors, ces murs à l'aspect terreux paraissent moins mornes, car nous comprenons qu'il s'élevèrent jadis au milieu de champs et de jardins verdoyants.

On dirait que les indigènes appréhendaient les agglomérations d'individus, agglomérations qui, depuis, ont fait

naître sur les côtes de l'Amérique équatoriale des fléaux si terribles et jadis inconnus.

Toujours est-il que les pâtés de constructions, tout en communiquant les uns avec les autres par de simples voies ou même par des galeries, sont séparés par des cultures de maïs, de coton ou par des jardins. — Si, comme il est à supposer, cette disposition a été prise à un point de vue sanitaire, il est évident que, l'isolement d'un quartier malade étant des plus faciles, l'effet épidémique pouvait être arrêté très rapidement et sans entraver la vie de la cité.

Cette vie prenait ses sources dans l'agriculture, qui donne à l'individu sa nourriture et sa boisson, son abri et son vêtement.

Voyons donc les produits du sol et le parti que savait tirer de la terre l'autochtone de la côte péruvienne.

Le terrain de la ville est admirablement nivelé et, comme il y a une différence de niveau de quarante-deux mètres entre les constructions du nord et les dernières constructions voisines de la plage, la partie sud de la ville est divisée en trois terrasses formant des gradins de quatorze mètres de hauteur dont le dernier s'appuie sur une plage légèrement inclinée que baignent les vagues de l'océan Pacifique. La plus grande nécropole est située sur la terrasse inférieure, de façon que toute cause d'infection se trouve évitée.

Le terrain est en grande partie argileux, et par là il se distingue du terrain sur la majeure partie du littoral, qui est presque exclusivement sablonneux.

Dans ces parages, et notamment à l'embouchure du rio de Huanchaco, la plage est couverte de galets.

L'architecte chimu fit casser les galets et les mélangea, par quantités égales comme volume, avec de la terre glaise; il se servit des feuilles de maïs hachées menu comme de dégraissant; et ce mélange, appelé *pilca*, servit de fondation aux murs.

Cette fondation avait généralement $0^m,60$ sous le sol et $0^m,60$ au-dessus du niveau de la voie.

Pour les murs les plus élevés, ce fondement descendait à $0^m,90$ au-dessous de la voie publique et s'élèvait a $0^m,60$ au-dessus.

Sur ce premier fondement venaient s'élever les murs en *adobes*, c'est-à-dire en briques séchées au soleil, sorte de pisé. Les parois des murs étaient inclinées de façon à transformer le mur en une pyramide tronquée. Ainsi les murs de 9 mètres de hauteur entourant les quartiers ne mesuraient que $0^m,90$ d'épaisseur a la ligne supérieure, et $2^m,40$ à la base ; les murs des maisonnettes de l'homme du peuple n'avaient que 2 mètres de hauteur, $0^m,60$ de largeur au sommet et $0^m,82$ à la base.

Mais si l'architecte avait sous la main ses matières premières, il possédait également son appareillage complet : la nature lui fournissait aussi ses instruments de précision.

Sur les bords du rio de Moche, comme sur ceux du rio de Huanchaco, il pousse en grande abondance de la *caña brava* (le *Gynerium saccharoides* de Humboldt, Bonpland et Knuth). C'est ce roseau droit et solide que l'ingénieur utilisa pour son art et dont il fit à la fois un instrument de précision et du bois de charpente.

On a trouvé de ces bâtons, de longueurs sensiblement uniformes, noyés dans la masse des murs de façon à en suivre les arêtes supérieures et les pentes latérales; les bâtons extrêmes, étant de distance en distance reliés entre eux par des bâtons placés transversalement, éveillent dans l'esprit la conjecture d'une charpente ou carcasse dressée préalablement et remplie de matière argileuse ayant formé en séchant corps avec cette charpente. La *caña* aurait donc, pour l'architecte d'alors, remplacé l'unité de longueur, la règle et le compas, et pour l'ouvrier, elle aurait remplacé le niveau, l'équerre et les lignes qu'emploient nos limou-

sins aujourd'hui. C'était en un mot le calibre du mur dressé d'avance.

On a répété que l'indigène du Pérou ne connaissait aucun moyen de décoration architecturale. C'est qu'en effet les siècles nous en ont légué peu de spécimens. Car si nous avons dit plus haut que les tremblements de terre semblaient impuissants à renverser ces travaux énormes, nous aurions dû ajouter que la rapacité, la soif de l'or, la gloutonnerie de la richesse, qui amena tant d'aventuriers en Amérique, a su accomplir une œuvre de destruction qui dépasse l'imagination. On soupçonnait l'or partout. On renversait tout pour en trouver, et quand on n'en trouvait point on exerçait la rage vandale du désappointement sur les vestiges de ce passé qui n'avait pas réalisé des espérances qu'il était censé avoir autorisées. C'est donc par miracle qu'un certain nombre de spécimens a échappé au cataclysme qui, en devenant chronique, transformait cette suppression du monde autochtone du Pérou en une écœurante agonie.

Et pourtant, par ces quelques misérables restes, par ces miettes tombées d'une table royale, nous pouvons juger de l'importance de ces travaux, comme nous pouvons nous rendre compte des moyens décoratifs dont les architectes disposaient, de la façon dont ils surent en tirer profit et des efforts artistiques qu'ils ont dépensés.

Les indigènes s'efforcèrent évidemment à employer dans leurs bas-reliefs les deux moyens principaux dont dispose l'art : la ligne et la couleur.

Nous retrouvons là les traces de l'une comme de l'autre. Si les moyens techniques employés ont été primitifs, l'effet général n'en fut pas moins frappant, et si les méandres en relief qui décorent les murs des palais font souvenir des efforts décoratifs faits par les peuples du vieux monde, l'emploi que ceux-ci faisaient de la polychromie rappelle ces rêves colorés qui, sous d'autres latitudes, ont caractérisé l'imagination dorée des peuples du soleil.

Disons tout d'abord que le soleil projette des ombres d'une netteté et d'un noir incomparables, de sorte que tout bas-relief gagne aussitôt en vigueur et en valeur dans des proportions extraordinaires. Aussi ces bas-reliefs, dont les saillies sont à arêtes vives, donnent-ils des effets surprenants.

Les auteurs du Chimu nous ont légué des travaux charmants en ce genre; et, comme les murs du Chimu ne sont pas percés de fenêtres, les architectes ont eu de grandes surfaces se prêtant admirablement au développement du méandre qu'ils ont dessiné avec la verve de céramistes émérites.

Citons les murs du palais royal du nord, les grandes loges du forum, ainsi que les galeries d'honneur du quartier central et les parapets.

Ces parapets étaient, à n'en pas douter, bâtis avec les tiges de la *caña*, à peu près comme on bâtirait des espaliers; on habillait ensuite ce treillis de terre glaise préparée avec le plus grand soin. Le même procédé était observé pour les bas-reliefs. On appliquait des cannes dans la couche molle du mur et en relief, on recouvrait ce dessin d'une argile que le soleil équatorial séchait assez vite pour lui donner presque la résistance d'une terre cuite.

Les murs, dont le fond est couvert de linteaux horizontaux, étaient préparés d'abord avec une terre très molle, puis on y appliquait des cannes que l'on pressait fortement contre l'argile et que l'on retirait pour appliquer ensuite sur ce fond les dessins en bas-relief que l'on voit encore aujourd'hui sur ces parois.

Voilà donc l'emploi que les races Yungas savaient faire du bas-relief. Quant à la polychromie décorative, les Chimus arrivèrent par des procédés extrêmement simples à des effets d'ensemble très brillants. Par l'emploi de la brique émaillée, les peuples de l'Asie centrale atteignaient un but artistique semblable en approchant bien plus de la perfection dans ce genre décoratif. Pendant que ces derniers

affectionnaient pour leurs monuments principalement le blanc et toutes les nuances du bleu, les autochtones de la côte du Pérou appliquaient sur leurs murs le jaune et le rouge. C'étaient des ocres que leur fournissaient des carrières ouvertes dans les versants des derniers contreforts de la Cordillère.

Ils mêlaient ces couleurs à une solution très diluée d'argile dont ils peignaient à la fresque les parois de leurs palais, de sorte que ces couleurs, pénétrant dans le corps de la construction, se sont en bien des endroits conservées avec tout l'éclat de leur teinte primitive.

Selon la destination du bâtiment, les murs étaient rouges ou jaunes, ou encore couverts d'un damier de ces deux couleurs; parfois encore, sur un fond de l'une des deux couleurs se détachaient des dessins de la couleur opposée. Là encore l'absence de fenêtres permit le développement large et ininterrompu du motif, dont le coloris, dans la lumière dorée, sous le ciel chaud de ce climat équatorial, ne produit point l'effet criard que le choix de couleurs semblables ferait dans nos contrées grises. Au contraire ces tons s'y allient parfaitement au sol jaune, à la végétation d'un vert uniforme, au ciel d'une seule teinte et pour ainsi dire sans nuances; de sorte que l'impression produite est celle d'un riche ensemble de couleurs franches et agréables à l'œil comme celles d'un tapis d'Orient étalant ses tons chauds sous la lumière éclatante du soleil du pays où il a été fait.

Si, à l'extérieur, les baies des fenêtres n'interrompaient pas les grandes surfaces planes, les salles possédaient des niches de différentes dimensions, selon l'usage auquel elles étaient destinées.

Cette particularité a fait croire à l'existence d'un culte qui de la demeure de tout croyant faisait en quelque sorte un sanctuaire, comme cela se pratiquait parmi les Espagnols *conquistadores*. Ces fervents catholiques crurent, avec une logique par trop personnelle, que la niche impliquait le saint, ou, chez un peuple païen, l'idole.

Cependant ces niches avaient de toutes façons un usage plus pratique. Tantôt elles étaient destinées aux gardes du corps. Cet emploi est indiqué d'abord par la place qu'occupait la salle dans laquelle on les retrouve surtout. Cette salle, longitudinale, sorte de longue galerie, précède généralement les salles les plus vastes et les plus belles des palais, demeures probables des maîtres souverains. Tantôt ces niches-guérites se trouvent aux angles des labyrinthes; là, un garde devait défendre le passage ou bien guider celui qui avait le droit ou le devoir de pénétrer plus avant dans ces promenoirs mystérieux.

Les niches de dimensions moindres servaient évidemment d'armoires. On les retrouve dans toutes les demeures depuis la plus belle jusqu'à la plus humble. La céramique, d'ailleurs, joue un grand rôle dans cette vie d'intérieur. L'emplacement dans la niche était fort bien choisi pour ces œuvres de l'art domestique. Les vases étaient ainsi parfaitement abrités contre tout accident; ils étaient à portée de la main et bien en vue pour constituer l'ornement de la pièce. Il ne saurait paraître douteux que chez cette race on tenait à une certaine coquette élégance de la demeure. Le goût de l'ordre, qui est l'origine des aspirations vers le beau, se révèle, nous l'avons dit, dans la disposition du plan d'ensemble de la cité, dans l'arrangement des quartiers, dans l'ornementation appropriée des demeures; elle se manifeste encore dans le soin apporté à l'établissement des aires.

Pour les établir l'architecte consolidait d'abord le sol en le macadamisant, c'est-à-dire en établissant une *pilca* à niveau très égal[1]. Puis il recouvrait ce fondement en béton d'une couche d'argile qu'il savait rendre si résistante qu'aujourd'hui encore il existe bien des aires lisses comme les parois en marbre poli de quelque palais italien.

Quant aux toits, dont il ne subsiste naturellement plus

1. C'est littéralement ce que, dans les égoûts et dans les fosses, on nomme *radier*.

aucune trace, ils étaient en certains cas à deux pentes. Ce fait peut être parfaitement contrôlé sur les petites maisons ouvrières, dont les murs latéraux sont à deux pignons sur lesquels venaient s'appuyer des traverses en roseau recouvertes de feuilles, de paille de maïs ou même de nattes.

Comme, pour la disposition générale, ces petites constructions ne sont qu'une réduction mathématique des constructions plus grandes, il paraît certain qu'un toit semblable abritait les maisons plus grandes. Cependant nous n'y trouvons plus le double pignon. En voici la raison.

L'ouverture servant de porte laissait entrer suffisamment de lumière pour les petits réduits qui dépassent à peine les dimensions d'une alcôve, pendant qu'une porte de même dimension devait nécessairement laisser dans une demi-obscurité l'intérieur des maisons plus spacieuses. — Alors des *cañas*, murées dans les deux cloisons latérales et entre-croisées en forme de grillage, servaient à la fois de fenêtres et supportaient les longs roseaux à usage de chevrons qui, recouverts très probablement de deux nattes en paille de maïs entre lesquelles une mince couche de terre glaise établissait l'isolateur, formaient une toiture en rapport avec ce climat sec et ensoleillé.

Tant que la maison, ou du moins la salle, ne dépasse pas 25 à 30 mètres carrés de surface, rien de plus naturel. La difficulté commence, pour l'archéologue, lorsqu'il se trouve en présence de salles qui ont de 25 à 30 mètres de longueur sur une largeur égale. D'abord, il faut dire que nous n'avons plus trouvé trace sur les murs d'aucun des éléments de toiture précités, et nous n'entrevoyons aucunement comment les Péruviens auraient pu établir des toits à deux ou à quatre pentes ne portant que sur les murs d'enceinte, toits qui auraient nécessité des chevrons d'une grande solidité et de 14 à 16 mètres de longueur ; ensuite il est un autre fait qu'il faut rappeler ici : les murs n'étant pas percés de fenêtres, la lumière ne pouvait arriver que par le haut, de

sorte que la disposition de la toiture déterminait presque le genre d'existence de ce peuple. — Le goût pour la vie de famille crée le *home*, et en revanche les dispositions du *home* développent la vie de famille.

Or toutes les hypothèses qui ont été mises en avant supposaient sur ces vastes salles un toit les mettant à l'abri, mais en les plongeant en même temps dans une obscurité plus ou moins complète.

Cependant les peuples actifs aspirent au jour, et à plus forte raison les anciens Péruviens, adorateurs de la source de toute lumière, du soleil, ne peuvent guère s'être ingéniés à s'en défendre dans leurs maisons.

Alors nous avons, comme nos prédécesseurs, cherché des combinaisons expliquant comment la lumière peut arriver dans l'intérieur des salles. Il ne nous sembla pas illogique de croire que le jour pénétrait dans l'intérieur par des ouvertures entre la toiture et le mur, ouvertures habilement ménagées et formant une sorte de vaste fenêtre ou des sortes de lucarnes.

Dans la première hypothèse le toit ne reposerait pas sur l mur, mais sur des poutres verticales dépassant le mur d'un mètre environ, et des traverses fixées sur ces poutres au raient supporté la charpente du toit ; alors une baie verti cale, séparant le mur du toit et faisant le tour de la maison aurait permis à la lumière de pénétrer dans un intérieur par faitement abrité. Cependant le toit, dépassant forcément le murs, aurait naturellement porté tant d'ombre sous ce sortes d'auvents que l'intention de l'architecte aurait ét déjouée par la force des choses.

Dans la seconde thèse, celle qui suppose des lucarnes, toit aurait porté sur le mur, et des chevrons non couverts d revêtement en plusieurs endroits auraient alors formé u grillage permettant le passage de la lumière. Ces bai obliques auraient été abritées par des stores de la mêm structure portant sur des soutiens en roseaux. — Cet

combinaison paraissait tout d'abord plus pratique que la première.

Cependant les deux thèses impliquent différentes conditions qui en rendent, dans ce milieu, la mise en œuvre assez invraisemblable.

Tout d'abord le constructeur aurait été arrêté par la difficulté technique et matérielle que nous citions précédemment, la longueur des chevrons et l'immense force de résistance que doit posséder une toiture de pareilles dimensions.

En second lieu, les toitures ainsi construites présentent un inconvénient artistique, car, quelque primitif que l'on suppose l'art péruvien, l'observateur doit être surpris que l'homme ayant su élever ces monuments massifs les ait pu déparer en les couronnant d'un toit à la fois informe par ses dimensions et léger par les matières employées pour le couvrir.

Alors, aucune de ces combinaisons ne pouvant nous satisfaire, nous nous sommes demandé si ces salles étaient bien recouvertes entièrement, et si, au contraire, elles n'étaient pas entourées d'une galerie soutenue de colonnes en bois recouvertes d'un toit incliné en dedans, un *atrium* enfin, abritant l'habitant sous sa véranda circulaire. Nous comprîmes, dès lors, la raison d'être du trottoir de 25 à 35 centimètres qui longe les parois intérieures et qu'on avait cru être une sorte de banc, pendant qu'il était destiné à garantir l'habitant de l'humidité du sol collectionnant les eaux de la pluie dans la dépression centrale.

Nous nous sommes alors arrêté à cette combinaison qui réunit tous les caractères d'une probabilité telle que, jusqu'à un certain point, elle présente pour nous le caractère de la certitude.

D'abord elle répond aux nécessités sociales — elle crée une salle baignée de lumière et tempérant l'intensité des rayons du soleil par les rideaux; elle explique et justifie

l'absence, naguère énigmatique, des fenêtres désormais inutiles

Au point de vue technique, rien de plus facile que son établissement, car alors plus de chevrons de dimensions énormes, plus de grande charpente portant sur le mur ou sur des supports spéciaux.

Au point de vue artistique aussi elle réunit toutes les probabilités, parce que la logique de l'artisan est là tout entière. — Dans cette hypothèse, plus de toit pyramidal surplombant les murs et en déparant l'ornementation extérieure. Au contraire, la maison vue du dehors ne montre point de toit, vu que la toiture de la galerie est inclinée en dedans. L'effet décoratif vers lequel tendaient évidemment les constructeurs autochtones se trouve atteint par la suppression apparente de tout ce qui dépare les lignes supérieures des galeries ou rues formées par des constructions rapprochées et établies sur des lignes parallèles. — Le sol jaune comme aire, les murs colorés à droite et à gauche et une bande bleue du ciel au-dessus — tout cela se rejoignant sous des angles droits — atteignait bien certainement le but artistique de celui qui avait imaginé les voies de passage.

Cette combinaison, répondant à tant d'exigences, conserve encore au monument, considéré à part et considéré comme partie intégrante de la ville, un cachet particulier, peut-être unique, qui, à son tour, plaide en sa faveur ; car il est certain que ce peuple n'a imité personne et qu'il doit à une logique rigoureuse les progrès qu'il a réalisés dans la voie des arts ou des métiers.

On nous dira avec raison que cette hypothèse implique l'existence de la colonne, et on ajoutera avec raison que jamais on n'a retrouvé de colonne au Pérou des autochtones. Cependant cette objection est spécieuse, car la colonne est, pour ainsi dire, le premier principe de l'architecture naissante. Lorsque, sortant de la nuit des grottes, l

troglodyte sent l'homme se réveiller en lui et tente d'établir sa hutte, ce premier monument, ce point de départ de toute architecture soutiendra le toit destiné à l'abriter contre les intempéries du climat par des troncs d'arbres. Ces troncs sont des colonnes en bois, il est vrai ; mais tous les éléments de l'architecture la plus perfectionnée ne sont-ils pas la transformation en pierre des boiseries primitives ?

Quelques nations très haut placées sur l'échelle de la civilisation — la Chine et le Japon, par exemple — ont perfectionné leur architecture, tout en conservant comme matière première le bois; d'autres peuples, comme les Assyriens, les Égyptiens et les Grecs, ont transformé tout ou partie de leurs éléments architectoniques en matière minérale.

Ceux-ci ont remplacé par des piliers de pierre ou de narbre le tronc d'arbre destiné à soutenir le toit. Ces piliers approchés pour plus de solidité ont formé le mur. Des piiers isolés, sous l'influence transformatrice du goût, se sont hangés en colonnes. Il suffisait d'abattre les quatre angles gênants pour avoir une colonne à base octogonale, en doucissant ces huit angles; l'on arrivait à la colonne ronde cannelure, et ce perfectionnement même rapprochait 'œuvre la plus parfaite de l'œuvre la plus primitive, du prenier modèle, du tronc d'arbre.

Si l'on n'a pas retrouvé de colonnes au Pérou, c'est que ette nation n'avait pas senti le besoin de donner à cet éléıent de son architecture la solidité de la pierre ou de argile durci, et qu'au Pérou il n'existait que les colonnes rimitives en matière ligneuse.

Ce phénomène s'explique d'autant mieux que la végétaon de ces contrées produit une plante dont la tige droite élancée se prête admirablement à cet emploi. C'est la ante appelée le maguey (l'*Agave americana* de Linné), qui rt encore aujourd'hui de colonnette pour les vérandas, de ıevrons dans les toitures. Pourquoi, la nature fournissant à rchitecte indigène des colonnes toutes faites, élégantes et

solides, le Péruvien aurait-il fait avec grand'peine des piliers moins gracieux ?

Le peu de solidité de ces colonnes ne pouvait être un obstacle à leur emploi. Elles ne servaient qu'à l'agencement d'intérieur ; les murs d'enceinte contre lesquels s'appuyaient ces galeries étaient très bien établis, et partant la majeure partie des influences atmosphériques, qui demandent une grande solidité pour les constructions exposées à leur action directe, n'avaient aucune influence sur la partie abritée de la maison où se trouvaient les galeries.

Quant à l'aspect des toitures, il nous semble facile de nous en rendre compte.

Les gens de la côte étaient fort habiles à tresser de la paille, et nous possédons la preuve que sur leurs nattes ils savaient reproduire les mêmes méandres gracieux que nous voyons sur les murs de leurs palais. Souvent les sépultures se trouvent refermées par ces nattes formant la paroi supérieure de la tombe.

N'est-il pas logique de se figurer de pareilles nattes recouvrant les chevrons et complétant encore l'ensemble artistique de constructions établies dans un style très particulier ? Il nous paraît fort naturel que l'architecte reprît en dessin sur la toiture les motifs dont il avait orné en bas-relief les parois extérieures et qui, grâce au soleil des tropiques, s'y dessinaient en ombres noires.

Le résumé précédent résout, nous le croyons du moins, l'énigme archéologique de la toiture sur les grands monuments péruviens. De toute façon l'observation exacte des monuments existants et l'étude de la question technique tant au point de vue architectural que social semblent, en tous points appuyer notre thèse.

Et maintenant que les constructions sont sous toits voyons quels moyens on employait pour assurer le mystère du temple, le secret du conseil des princes, l'intimité du ménage.

Par toutes les recherches auxquelles nous avons procédé, nous avons pu nous convaincre que dans les habitations chimuniennes les portes mobiles sur leurs gonds n'existaient pas. Rien de plus naturel alors que l'emploi du rideau, surtout chez un peuple de tisserands habiles comme l'étaient les Indiens. Il n'existe certes pas, au point de vue artistique, un procédé de fermeture plus gracieux, ni sous le rapport de la ligne, toujours imprévue, ni sous le rapport de la couleur, toujours changeante; et pour les climats tropicaux on ne saurait en trouver un qui soit mieux approprié aux exigences de la commodité et aux besoins sanitaires.

Plus on entre d'ailleurs dans les détails de cette existence, et plus on est surpris de voir comme le beau s'y allie à l'utile.

Lorsqu'en sortant des palais, des cabanes, des cours d'honneur ou des galeries qui relient toutes ces constructions, on entre dans ces immenses enclos jadis consacrés à la culture du maïs et du cotonnier, on se trouve en présence du travail le plus étonnant de ces hommes actifs, — d'un travail herculéen, accompli avec cette force discrète qui s'appelle la logique et la persévérance, — travail qui a transformé le désert en oasis, en région fertile nourrissant un grand peuple, un pays condamné à la disette. Les traces de cette œuvre, dont la plupart ont à peine un tiers de mètre de hauteur et dont les plus élevées ne dépassent guère cinq mètres au-dessus du niveau du sol, sont la merveille du Chimu. Nous voulons parler des travaux d'irrigation, qui nous semblent les monuments et les enseignements les plus importants que nous aient légués ces races.

La surface des terrains anciennement consacrés à la culture est recouverte de dessins qui ont l'air d'être gravés à 30 centimètres de profondeur en moyenne et forment des plates-bandes, des méandres gracieux, des labyrinthes réguliers. On retrouve sur le sol les dessins que nous avons admirés sur les murs; et, puisque nous connaissons la flore de

ces contrées, il nous est facile de nous former une idée exacte de cette architecture horticole.

Comme il n'existait point de végétation ligneuse, les horticulteurs paysagistes durent tirer exclusivement parti de plantes herbacées qui, comme le maïs, atteignent souvent jusqu'à 3 mètres de hauteur. C'étaient des Lenôtre en herbe, adoptant généralement les lignes et les angles droits, dont ils rompaient parfois la monotonie au moyen de diagonales qui reposaient la vue par des échappées heureuses. Ces grecques, plus ou moins compliquées, ne sont nullement nées d'une conception esthétique, mais bien d'une nécessité pratique. Ce sol, essentiellement sec sous le soleil des tropiques, a besoin d'une irrigation minutieuse. Voilà pourquoi l'indigène a choisi le méandre, dessiné par le canal d'irrigation qui nourrissait chaque plante en détail. Voilà aussi pourquoi les canaux d'irrigation passaient dans des rigoles sur des remparts; car ces murs de 9, de 5 et de 3 mètres de largeur sont des aqueducs.

Il est bon de remarquer aussi que les aqueducs larges de 9 mètres sont plus élevés d'un mètre que les aqueducs de 5 mètres, lesquels dépassent de plus d'un mètre le niveau des aqueducs de moindre dimension. Ces derniers alimentaient les canaux d'irrigation.

D'immenses réservoirs recevaient les eaux superflues, et dans un grand nombre l'eau devait être emmagasinée sous une toiture, afin de conserver sa fraîcheur.

Cependant on est amené à se demander comment ce même torrent qui aujourd'hui, pendant la moitié de l'année, fournit à peine l'eau nécessaire à l'alimentation de la ville de Trujillo, dont les 8000 habitants ne cultivent guère le terrain, ait pu jadis alimenter largement une ville comptant (à en juger par le nombre des habitations) un nombre au moins triple d'individus, et des terrains au moins décuples de la surface cultivée aujourd'hui?

La solution de cette énigme se trouve à une lieue au

N.-E. de la ville de Chimu, dans un endroit appelé la *Manpuesleria.*

L'aqueduc, en cet endroit, est élevé sur un parcours de plus de deux kilomètres en *pilca.* Il forme donc, comme il ne compte pas moins de 12 mètres d'épaisseur, une digue des plus résistantes. Le rio de Moche qui, comme nous venons de le dire se trouve réduit pendant plusieurs mois de l'année à un mince filet d'eau, roule pendant la saison des pluies des vagues torrentielles. L'ingénieur autochtone barrait alors le passage du fleuve et en détournait le cours. Les eaux venaient se déverser dans l'immense bassin formé au nord, à l'est et à l'ouest par des collines de 30 à 40 mètres de hauteur, et au sud par la grande digue qui, sur ses bords, ne comptait pas moins de 11 mètres de hauteur. Ce lac, de 12 mètres d'épaisseur, 2 kilomètres de long sur 2 1/2 de large, pouvait donc atteindre une profondeur de plus de 10 mètres, et il s'y emmagasinait par conséquent plus de 50 millions de mètres cubes d'eau constituant le grand réservoir pour l'époque de la sécheresse.

N'est-il pas étonnant de voir cette prévoyance, cette hardiesse de conception, cette habileté dans l'exécution ? Et ces Chimus oubliés ne méritent-ils point le respect que l'on accorde aux plus grands civilisateurs?

Ce respect, hélas ! l'Européen ne le leur a jamais accordé.

Leur repos éternel a été troublé; leurs tombes ont été violées, mises à sac ; et leurs cendres, qui jadis reposaient dans des pyramides appelées *huacas*, ont été jetées aux vents. Ces huacas, mausolées imposants, qui par leurs dimensions dominaient la ville.

Les plus grandes de ces huacas, celles de Toledo, de la Esperanza, de l'Obispo et del Sol, atteignent encore, sur une base de près de 10000 mètres carrés, une hauteur variant entre 40 et 60 mètres. Ces pyramides se composent de trois murs en gradins. Le quatrième côté est réservé pour l'entrée. Ces murs sont élevés en *pilca.* Lorsque le sépulcre

était plein, un revêtement en argile faisait disparaître les gradins extérieurs et formait un plan incliné sous un angle de 45 degrés.

Le prince reposait dans la salle formée par les parois du dernier gradin intérieur situé sous le niveau du sol. La momie royale était entourée de ses richesses, de son mobilier, de ses armes. Lorsque sa tombe était ainsi disposée, on l'emplissait de sable mouvant qui formait une fermeture hermétique. Une toiture plate en roseaux l'isolait en haut du reste de la tombe, qui s'ouvrait en entonnoir et où l'on déposait ses parents et ses serviteurs par rang hiérarchique, de sorte que les plus humbles employés se trouvaient les plus éloignés de sa personne. Lorsque de cette façon la pyramide était remplie de momies et les vides comblés avec du sable, on terminait la pyramide jusqu'à ce que les parois inclinées vinssent se rejoindre en une pointe. La porte était également murée ; elle disparaissait sous une paroi semblable aux autres.

Le linteau de cette porte, parfaitement conservé dans toutes les huacas, est encore une preuve du génie inventif des architectes chimus.

Il y a de ces linteaux mesurant douze mètres de large ; ils sont en argile et, après tant de siècles, ils ne sont pas même crevassés. Le procédé employé est des plus simples : deux briques énormes murées dans les gradins forment aux deux extrémités des biseaux doubles ; sur ces deux biseaux vient s'encastrer une troisième brique façonnée à ses extrémités en queue d'hirondelle, de sorte que les trois briques, contenant évidemment des quantités considérables de *caña* formant une sorte de squelette protégé contre l'influence atmosphérique par l'argile qui l'entoure, se maintiennent mutuellement et constituent un ensemble qui brave les siècles aussi bien que le plein cintre le mieux construit.

On peut juger de la disposition des momies, dans ces immenses huacas, d'après les tombes de moindre importance

que nous avons ouvertes et où nous avons trouvé l'observation du rang indiquée plus haut. Toujours est-il que dans ces milliers de tombes les princes, comme les derniers des misérables, rentrent au sein de l'éternité dans la même position accroupie qui est le propre de l'être humain dans le sein de la mère, et qui du reste chez l'Indien, pendant sa vie, est la position du repos.

On dirait que le Chimu, par ses sépulcres, a voulu illustrer cette vérité que la mort nivelle tout ce qui est ordinaire, mais que les grandes personnalités dépassent, même au delà du tombeau, la vulgarité qui caractérise les masses.

Car nous avons trouvé, outre ces mausolées imposants que nous venons de décrire, des pyramides moins élevées ; quelques-unes ne forment même que des tertres de 4 mètres de hauteur, et encore ceux-ci forment-ils l'exception, car la grande nécropole se compose de puits creusés dans le sol et nivelés par le sable qui recouvre tout de sa nappe égale et incolore.

Voilà donc le cadre de cette première ville reconstitué.

Placé sur la terrasse du palais nord du Chimu, vous embrassez d'un coup d'œil cette belle et grande cité. A vos pieds, dans la plaine, vous voyez des palais princiers dont les murs sont richement ornés de bas-reliefs, et plus loin des parois de temples éclatant de la pourpre royale et du jaune d'or du soleil; à votre droite et à votre gauche, et jusqu'aux bords de cette mer éternelle, des maisons grandes ou petites groupées autour de vastes cours, le forum imposant avec ses quartiers et ses loges, l'autel au milieu du sanctuaire à ciel ouvert ; aux deux bouts de la cité, des labyrinthes ; et en dehors de la cité les pyramides des Chimus, les huacas des grands dignitaires, des hommes qui ont mérité du pays, et ces humbles tombes de famille où le père et sa compagne reposent avec leurs enfants, unis dans la mort comme bien certainement ils l'ont été pendant leur vie paisible, douce et laborieuse.

Que de souvenirs dans cette ville des morts qui s'étend près de la ville morte! Quel chapitre merveilleux d'histoire sociale contient, enfoui dans cette plage, la vaste nécropole du Chimu, où dorment tant de travailleurs modestes, tant de vaillants guerriers, tant d'artistes inconnus!

En voyant se dérouler ce tableau surprenant, on oublie la ruine du passé et les ruines qui vous entourent. Elles semblent reconstituées. On croit voir les toits jaune d'or reluire au soleil des tropiques, entourés des champs de culture verdoyants : on dirait des topazes dans une large rivière d'émeraudes.

Les filets d'eau entourant les champs ressemblent à des chatons d'argent scintillant sous un ciel toujours transparent.

De ville morte que, naguère encore, était la cité du Chimu, n'est-elle pas devenue ville enchantée? Cette morte n'a-t-elle pas repris la sève de la vie? Ne commencez-vous pas à l'entrevoir, comme du temps de sa grandeur, par un matin, aux premiers rayons du jour — silencieuse, mais vivante — l'habitant dormant encore, mais son œuvre étalée à vos yeux, prouvant l'activité intelligente de ses journées laborieuses?

II

LA VILLE DE CUZCO.

Passons du nord du Pérou au sud, de la côte dans l'intérieur, traversons les crêtes neigeuses de la Cordillère, descendons sur les hauts plateaux de Vilque et, par le 15e degré de latitude sud, entrons au *Cuzco*, la résidence des souverains de l'empire indigène appelé Tahuantin-Suyu. Nous n'y respirons pas cet air tropical, nous ne sommes pas baignés de cette atmosphère du Chimu; l'air y est plus ténu, la lumière y paraît plus immatérielle, l'éclat en est plus cristallin.

Des collines abruptes, couvertes d'une végétation au vert savoureux, resserrent le vallon, qui n'est ouvert que du côté sud; et semblable au Chimu la ville se trouve, au moyen de terrasses artificielles, édifiée sur les versants de la montagne, avec une vallée verdoyante qui se déroule à ses pieds.

Mais pendant qu'au Chimu nous devions compléter le cadre, afin de nous faire une idée de la ville ancienne, il faudra au Cuzco supprimer une partie du tableau, si nous voulons voir la cité antique. C'est que le Cuzco est bien la Rome de l'Amérique du Sud. Les races se sont succédé sur cette terre, et chacune d'elles a bâti ses monuments à côté et souvent sur les vestiges de ses devanciers; de même qu'il a existé une Rome préhistorique, une Rome des rois, une Rome républicaine, une Rome des Césars, une Rome universelle des Papes, et qu'il y a aujourd'hui une Rome italienne, nous retrouvons au Cuzco la ville cyclopéenne, la ville des Purhnas, des Amantas, des Incas, des Espagnols et des Péruviens, — chacune parfaitement caractérisée, mais formant cet ensemble étonnant qui est le cachet propre des cités éternelles.

Si le coup d'œil d'ensemble que nous avons jeté sur le Chimu vous a laissé une impression d'admiration sympathique, l'effet que produit le Cuzco est tout autrement imposant.

D'abord, pendant que le Chimu est bâti en briques, le Cuzco, ou proprement le Ccozcco, est exclusivement bâti en pierres. Or le spectateur, jugeant inconsciemment l'effort de l'ouvrier, sent que la personnalité du constructeur de ces monuments gigantesques s'affirme d'une façon extraordinaire. Puis il ne s'agit point de pierres de taille, mais bien de matières granitiques que l'on éclate avec la plus grande difficulté, de porphyres et, dans des cas très rares, de grès extrêmement résistants. La plupart de ces pierres sont gris foncé ou même noires; elles ont souvent des reflets bleuâtres, et en maints endroits les cristaux de quartz qu'elles

contiennent brillent au soleil. L'effet de l'appareil a donc, selon le terme si pittoresque des hommes du métier, beaucoup de couleur : il est sombre, sévère et tout à fait imposant.

Nous avons dit tout d'abord que chacune des époques civilisatrices portait, dans son appareil même, son caractère propre, son cachet indélébile.

En effet, nous voyons sur le Sacsaïhuaman s'élever l'immense forteresse antique, qui mesure plus de 315 mètres de longueur. Ses trois remparts gigantesques, de 5 mètres de hauteur en moyenne, sont établis en savants zigzags sous des angles de 56° que nos tacticiens modernes construisent pour pouvoir diriger utilement des feux croisés sur l'ennemi.

Ces remparts en granit sont de construction cyclopéenne. D'immenses blocs, il y en a qui mesurent 5 mètres de hauteur sur 3 mètres de largeur et 2 mètres et demi d'épaisseur, forment avec des blocs de moindre grosseur l'appareil polygonal. Chose à noter, c'est que ces blocs reposent les uns sur les autres avec une minutie d'ajustement si grande qu'ils se maintiennent ainsi depuis une série de siècles sans être réunis par du mortier, du stuc ou quelque autre matière liante. On a énoncé sur les procédés employés par les constructeurs de ces immenses bâtisses les thèses les plus extraordinaires. On a parlé de mixtures étranges faites à l'aide d'herbes inconnues capables de rendre la pierre malléable. Cette opinion a cours parmi les archéologues fantaisistes du pays. Les auteurs parlent fréquemment d'alliages de bronze perdus aujourd'hui et qui donnèrent à ce métal la dureté de l'acier. D'autres encore, revenant à un passage de Montesinos, déclarent que les autochtones de cette époque ont connu le fer, que la science de l'extraire s'est perdue et que le temps s'est chargé de faire disparaître les instruments existants. Disons d'abord que ce qui nous a frappé étrangement, c'est que les parois des pierres de cet appareil touchant les autres

pierres sont lisses comme le marbre poli (nous avons pu le constater en maints endroits où les pierres étaient tombées) pendant que la face extérieure est généralement rugueuse, on dirait non terminée.

En examinant les photographies, les croquis, les coupes de cet appareil avec notre savant ami Soldi, à la fois sculpteur et archéologue, ce dernier émit l'opinion que de toutes les thèses émises aucune n'approchait de la vérité, et que le seul instrument mis en mouvement par les constructeurs devait être la pierre même. Et, en effet, en rappelant les détails mêmes que nous avons observés, il nous semble que cette opinion est la seule juste et que ce procédé est le seul pratique. C'est que généralement ces immenses blocs dont nous citions plus haut les dimensions considérables sont entourés de blocs de dimensions bien moindres. Ce sont ces derniers que les architectes anciens firent mettre en mouvement en les frottant contre les pierres voisines après avoir mis une couche de sable mouillé entre les parois, qui, et ainsi petit à petit, s'ajustèrent de telle façon qu'aujourd'hui même il serait impossible d'introduire dans le joint la pointe d'une lame de couteau, quelque mince qu'elle fût.

En certains endroits des éboulements ont fait tomber en partie ces murs, et c'est là que nous avons pu constater avec surprise que les plus grands blocs portaient sur la base un creux d'environ 30 à 40 centimètres de haut sur un diamètre de 50 à 60 centimètres, et que ce creux s'adaptait à un clou où à une verrue ménagée de dimensions à peu près égales, au milieu de la face plane du bloc qui avait supporté le premier. Il est facile de comprendre que ce procédé, qui emmanchait pour ainsi dire un bloc dans l'autre, devait donner à l'appareil une solidité incomparable. Cependant il paraîtrait tout d'abord que le procédé indiqué par Soldi ne fût pas applicable à ce cas, qui paraît fondamental, car en effet le frottement dans les conditions men-

tionnées plus haut devient impossible ; mais cette préoccupation ne renverse en rien la thèse, car on a dû dans ces cas établir une rotation de la pierre autour de l'axe que l'on avait ménagés dans le bloc inférieur, ce qui produisait au point de vue du polissage un effet absolument analogue à celui du frottement longitudinal. Lorsque — comme cela arrivait fréquemment — les blocs réunis laissaient un trou, on le bouchait par un grand éclat de pierre que, semblable à une lime, on frottait dans ce tunnel jusqu'à ce que par ce procédé il eût pris les dimensions exactes du fourreau de granit dans lequel il repose depuis tant de siècles. — Voilà aussi pourquoi nous avons constaté que les parois extérieures étaient moins bien travaillées que les parois intérieures. Si la forteresse du Sacsaïhuaman montre l'œuvre éclose sous la préoccupation guerrière des autochtones, le Rodadero nous montre l'ancien sanctuaire de cette même race. Le plateau du mont Rodadero est couvert d'érosions de granit transformées en mobilier sacré. L'autochtone y a creusé des marches qui conduisent à des siéges et il y a établi des galeries qui amènent à des autels. Dans les parois il y a des niches, et souvent des guérites, au fond desquelles on trouve des bancs ornés parfois de dessins patiemment gravés dans cette matière résistante. Quelle variété dans ce mobilier ! et comme l'antique sculpteur a su ingénieusement tirer profit des formes capricieuses que lui fournissait la nature ! Quel aspect bizarre et pittoresque il a su donner à ces érosions informes qui atteignent parfois des dimensions énormes ! Et puis quel soin il a donné à l'exécution ! C'est certes toujours par le procédé du frottement précédé de l'éclatement que ce travail immense a été mené à bonne fin.

Nous ne croyons pas utile de nous faire l'écho des fables et des légendes qui circulent au sujet de ces travaux. Il nous a été impossible d'y retrouver la moindre trace d'un souvenir ancien. Ce sont les racontars sans valeur d'imaginations enfantines qui se grisent de leur faconde inventive.

'armi tous les avis que nous avons recueillis, il n'y en a u'un seul qui nous ait intéressé, c'est celui que nous donna ; colonel Manuel Delgado, archéologue amateur d'une in-elligence éprouvée.

M. Delgado émit l'avis que ces marches, ces sièges et ous les autres *vestiges* que les sculpteurs anciens ont laissés ravés dans les roches, ne sont pas un but, sinon une con-équence fortuite, de l'activité de ses antiques auteurs. Il roit reconnaître là les creux répondant à la pierre d'appa-eil cyclopéen qu'il retrouve dans le Sacsaïhuaman et dans s constructions de la ville de Cuzco. Ce seraient en quelque orte des carrières.

Cette idée peut paraître spécieuse au premier abord. ependant elle ne saurait soutenir l'examen d'une saine itique.

Car, en premier lieu, la thèse de M. Delgado supposerait n appareillage merveilleux, tel que nous ne le possédons ième pas de nos jours; il nous serait impossible de *tailler* granit avec exactitude. On l'éclate et on le polit de nos urs comme jadis. En second lieu, il est impossible d'ad-iettre que l'antique architecte ait pu ainsi poursuivre eux buts à la fois. Car comment aurait-on pu retrouver vec les éclats des sièges, d'escaliers, d'autels et de niches, s éléments de l'appareil d'autres monuments.

Ce qui nous paraît parfaitement possible et même pro-ible, c'est que les plus grands éclats de granit des sièges i Sacsaïhuaman aient pu servir à d'autres constructions ; ais cette interprétation n'implique pas, comme celle de rchéologue de Cuzco, la fortuité des formes des monu-ents du mont Rodadero, fortuité qui n'existe bien certai-ement pas.

Quelque énigmatiques que puissent paraître certains ocs sculptés de ce haut plateau, nous sommes convaincu, la plus rigoureuse logique nous amène à cette conclusion, le nous sommes en présence de monuments faits dans un

but défini et d'après un plan tracé d'avance. Cette concl sion s'impose lorsque l'on se trouve en face d'un simp siège, puis d'un double siège, puis d'un siège élevé auqu on est amené par quelques marches, puis d'une galeri pourvue de niches à droite et à gauche, qui vous condu à un autel établi sur un véritable piédestal. On arrive ain peu à peu aux conceptions de plus en plus compliquées, moins en moins compréhensibles pour nos coutumes e ropéennes, conceptions qui pourtant sont évidemment l anneaux d'une chaîne dont on constate l'existence sans comprendre toujours le but.

Et pourtant, en voyant l'admirable sens pratique de c hommes on ne saurait douter de leur bon sens, cette f culté première des grandes races.

Voyez plutôt cette ville bâtie entre les cinq cours d'e qui sillonnent la vallée en traçant cinq lignes blanches s son tapis vert. Entre ces divisions naturelles s'étendent l quartiers de ces cités, — œuvres de plusieurs races, do chacune n'a connu sa devancière qu'à travers les fumées la bataille ou par les ruines énigmatiques d'un passé i connu.

Nous l'avons dit, les constructions, placées sur des te rasses et sur le haut plateau si bien encaissé (on devr dire : et parfaitement abrité), s'étendent sur une longue totale de plus de deux kilomètres et demi. Elles sont pr que toutes rectilignes, à l'exception du fameux temple Soleil, qui est bâti en fer à cheval. Si l'on supprime la par espagnole et péruvienne du plan de Cuzco, on verra que disposition par quartiers isolés les uns des autres — disp sition que nous avons observée au Chimu — a aussi exi au Cuzco.

Les auteurs du Sacsaïhuaman et du Rodadero ont élé à l'est de la cité le fort et le sanctuaire du Qquenco, et bi des constructions, dans l'intérieur de la cité, portent cachet de cette couche archéologique.

Cependant les bâtisseurs qui, après ces premiers maî-
es du Cuzco, prirent possession de la ville, changèrent si-
on de procédé, au moins de caractère dans l'appareil.

Ils ajustèrent, toujours par le même procédé de frotte-
ent, des pierres polygonales, seulement ces pierres n'a-
ient plus les immenses dimensions précitées. Elles n'of-
aient en moyenne qu'un diamètre de 35 à 40 centimètres.

Cependant, par la symétrie des lignes, les successeurs
s auteurs de ces murs avaient déjà un sentiment plus
ononcé du beau, et, toujours par un procédé de frotte-
ent précédé de l'éclatement, ils élevèrent des murs avec
s pierres quadrangulaires. Parfois pourtant les architectes
mblent s'être souvenu des anciens procédés; c'était dans
réunion de plusieurs pierres polygonales pour en former
bloc à angles rectangles. Ces pierres une fois bien
istées, on faisait leur toilette extérieure avec un soin
inutieux, et par le frottement on lissait si bien les parois,
'aujourd'hui encore ces blocs, au toucher, produisent
ffet du marbre poli.

Ces murs ont bien moins de *trous* ou de *noirs* (pour nous
rvir du terme d'atelier) que les murs précités. Les joints
errompent artistement la monotonie de la paroi, pendant
'en grande partie les murs cyclopéens produisent l'effet
n'être pas terminés. — On dirait que, fatigué de son
ivre surhumaine, l'auteur n'a pas voulu y mettre la der-
ère main.

Il est bien entendu que chaque peuple, en commençant à
tir, imita d'abord ses devanciers avant d'arriver à son ori-
ialité absolue, de sorte qu'en dehors de ces trois appareils
nettement tranchés il existe des spécimens indiquant des
ansitions de l'un à l'autre, qui paraissent devoir être ran-
gés parmi l'œuvre de l'époque postérieure. Ces efforts des
autochtones se concentraient naturellement sur les édi-
fices royaux, les temples, les maisons de la noblesse; les
autres bâtisses, moins importantes et, par conséquent,

élevées avec moins de soin et de solidité, n'ont pas résisté a temps et à ses effets destructeurs. — Ce qu'il nous reste d ces dernières ne date absolument que de l'époque inca sique.

Leur appareil se compose de schistes ardoisiers gros sièrement travaillés et appliqués les uns sur les autres pa les parois parallèles, en les maintenant par du stuc encor conservé en maints endroits.

Cependant, si nous voulions savoir combien de pierre les autochtones ont travaillées — car il faut bien s rendre compte que chaque pierre représente des semaine et des mois de travail — il faudrait compter les pierre des églises espagnoles et les pierres des fondements de l plupart des édifices publics et privés élevés par les con quérants. On emprunta, en effet, aux murs des édifice anciens les matériaux avec lesquels on édifia les murs de églises, et sur l'appareil antique on exécuta l'ornementa tion du style espagnol du XVI[e] siècle. Comme les édifices ca tholiques sont bien plus élevés que ne l'étaient les édifice indiens, il n'est pas douteux qu'on ait élevé deux et tro murs anciens les uns sur les autres afin de donner de l solidité à l'édifice, en doublant les murs inférieurs par de murs d'égale épaisseur, comme on peut le constater à l *Cathédrale*, à la *Compania* et à la *Merced*.

D'autres fois, comme par exemple à San-Domingo, o suréleva d'une bâtisse espagnole la construction indienn de sorte que le fer à cheval du temple du Soleil est deven la basilique de San-Domingo.

Il est pitié de voir comme les vainqueurs détruisaient c beaux monuments, ne se donnant pas même la pei d'ajuster les pierres qu'ils prenaient aux constructions an ciennes, de sorte qu'on les voit, mal placées les unes à cô des autres, avec les joints remplis de mortier et souve passés à la chaux, former les fondements des constructio espagnoles, dont le reste est généralement en mauvais

briques séchées au soleil et semblables à celles qu'on emploie dans les bâtisses du dernier demi-siècle.

Un phénomène qui se reproduit dans tous ces bâtiments anciens, l'absence de fenêtres, donne à ces monuments un aspect singulièrement sombre. Il faut ajouter à cela que ces antiques monuments forment des groupes de constructions très rapprochés les uns des autres, de façon que souvent il n'existe qu'une voie de 3 à 4 mètres environ constituant ce qu'on pourrait appeler la rue. L'étroitesse du passage fait paraître les murs plus hauts, plus sombres encore.

Le mur est percé d'une porte, et sur le linteau de cette porte il existe un serpent ondoyant en bas-relief.

C'est, à notre connaissance, le seul bas-relief ancien existant dans cette cité.

A l'intérieur des salles il se trouve des niches symétriquement disposées. Ces niches, établies généralement sous orme de pylones, forment une ornementation qui interompt agréablement la nudité monotone de la paroi.

L'indigène sentit si bien la portée artistique de ces niches pendant la dernière époque de l'indépendance, sous l'Inca, qu'il s'en servit pour l'ornementation extérieure des palais. — Ainsi le palais du Colcampata, sur le versant sud du mont Sacsaïhuaman, possède une façade construite sur une terrasse dont le mur de soulèvement est vierge de tout ornement, pendant que la façade est ornée de niches à deux onds semblables à des guérites pour des gardes, décor qui end ce monument — malgré l'insuffisance de l'appareil — plus pittoresque, plus artistique que les monuments à pa-ois sans ornementation architecturale.

Ici, comme au Chimu, tout fait supposer l'existence de *l'atrium*. Ici, plus encore que dans les villes de la côte, on omprend qu'il était plus facile, plus logique de s'en tenir ux colonnes en bois. En rappelant les difficultés immenses ue présentait la transformation sculpturale du granit, il

devient évident qu'on dut le supprimer là où il n'était pas nécessaire, ni pour la solidité, ni pour la beauté du monument.

N'est-il pas curieux de voir l'atrium romain transporté tout d'abord par les colons sur la côte africaine, où il se maintient pour devenir la salle ou la cour d'honneur des maisons comme des temples musulmans? Puis, avec les Maures, il revient, embelli et merveilleusement développé par une ornementation des plus brillantes, sur la presqu'île des Pyrénées; et lorsque les Espagnols ont vaincu cette race maîtresse, ces vrais civilisateurs du sud de l'Europe occidentale, ils adoptent à leur tour l'atrium mauresque, qu'ils simplifient en l'appauvrissant. — Ils emportent, lors de la découverte du nouveau monde, leurs croyances comme leurs coutumes dans ces pays réputés barbares, et alors ils rencontrent sur un terrain si éloigné, au milieu d'une société si originale à tous égards, le principe architectural de l'intérieur de leurs maisons hispano-mauresques, — disposition qui a coexisté sur les deux hémisphères et qui était née de pratiques différentes, mais des mêmes nécessités caractérisant la marche ascendante des races humaines.

Ici et au Chimu, comme en Italie, en Afrique et dans l'Espagne des Maures, la salle du palais, omme celle du temple, a été disposée en atrium. — Dans les pays du soleil les galeries abritaient contre le soleil, dans les pays humides elles garantissaient de l'averse. Dans l'atrium, la vie de famille se développe, la vie sociale commence. Dans l'Amérique autochtone, l'atrium est le premier salon d'une société qui se sent vivre et le dernier sanctuaire des divinités qui, sur cette terre, précédaient l'arrivée de la croix.

La fermeture des maisons a dû se faire, comme au Chimu, au moyen de rideaux, et, vu les exigences du climat, il nous semble que l'on a probablement employé des étoffes en laine llama, au lieu des cotonnades, suffisantes pour le climat de la côte.

Les Indiens donnaient à ces laines des teintes uniformes

et sombres, de sorte que les rideaux s'alliaient encore avec les murs et le toit, et qu'au point de vue artistique il existait une harmonie grave, mais agréable à l'œil, dans l'ensemble de ces monuments.

Ce que nous venons d'apprendre sur les constructions nous fera comprendre que, sortant des rues de Cuzco et nous trouvant au milieu des terrains qui jadis alimentaient la ville, rien n'y rappelle les étonnantes dispositions prises par les architectes horticoles ou les ingénieurs hydrauliques du Chimu.

C'est que, les conditions climatologiques étant diamétralement opposées à celles de la côte, le système d'irrigation y est changé complètement. Au lieu des aqueducs savamment étagés du Chimu et destinés à distribuer des quantités d'eau bien déterminées, afin de fertiliser mathématiquement de véritables déserts, l'ingénieur du Cuzco se trouva en présence d'un phénomène diamétralement opposé au premier.

Ici, il s'agit d'arrêter les effets dévastateurs des eaux torrentielles qui, pendant la saison des pluies, se jettent des versants dans la vallée; il s'agit d'endiguer les cours d'eau et de faciliter au besoin leur écoulement.

Voilà pourquoi les cinq cours d'eau du Cuzco sont si bien encaissés, et c'est pour cela que le plus important de tous, le Huataney, se trouve, au milieu de l'ancienne ville, régularisé par deux murs énormes en granit d'appareil rectangulaire.

Ce travail, essentiellement différent des ouvrages du Chimu, leur ressemble cependant par l'intelligente initiative de l'ingénieur et la patiente persévérance de la main-d'œuvre.

Malgré l'abondance des eaux en certaines parties de cette vallée, certains terrains cultivables des plateaux n'étaient pas suffisamment irrigués. — Nous ne saurions être étonnés de retrouver dans ces parties les traces d'anciens canaux d'irrigation amenant le superflu d'un point dans des terrains dépourvus de l'élément fécondant.

Cependant les produits du vallon ne pouvaient suffire à la nourriture de cette ville, qui, comme toute résidence de princes, était un grand caravansérail.

Alors on établissait sur les flancs des montagnes des champs de culture.

Pour empêcher que les pluies n'entraînassent les semences, les indigènes transformaient les versants en gradins solidifiés par des murs de soutènement de 2 à 3 mètres de hauteur.

Ces murs, épais de près d'un mètre, étaient construits en blocs de grès non travaillés, mais fort bien ajustés les uns aux autres et reliés par de l'argile; de cette façon, les murs offraient assez de solidité pour exister encore aujourd'hui intacts en grande partie.

Des séries de blocs schisteux sous forme de planches irrégulières se trouvent scellées dans ces murs sur une ligne inclinée sous un angle de 30 degrés. C'est une sorte d'escalier rudimentaire permettant aux ouvriers de se rendre d'une terrasse à l'autre. L'irrigation régulière de ces terrasses était très facile, car on pouvait, comme dans le système des aqueducs de la côte, donner à chaque terrasse de l'eau à volonté, l'écoulement des eaux étant assuré par l'élévation du terrain cultivé au-dessus de la vallée.

Ces grands travaux d'utilité publique ne se trouvent pas, comme au Chimu, dominés par des monuments funéraires.

Le souvenir de ceux qui avaient créé et développé la société indigène et le bien-être dont elle jouissait, ne s'imposait pas aux habitants du Cuczo comme à ceux du Gran-Chimu, du haut des huacas pyramidales.

Et pourtant le culte des morts a existé dans toute la région civilisée du haut et du bas Pérou.

Il est pourtant certain que si, dans la ville de Cuzco, il n'a pas été élevé de mausolées comme sur la côte, il faut chercher la raison de cette lacune apparente dans le caractère particulier de l'atmosphère dans ces contrées. Au lieu du

climat sec, ensoleillé, conservateur de la côte, nous sommes dans le pays des pluies perpétuelles, et un peuple préoccupé de la conservation de ses morts à dû être avant tout préoccupé de leur trouver un abri sous un toit impénétrable.

Ce toit, c'était le granit; cet abri, on le rencontrait dans les grottes. Aussi les flancs de la Cordillère, aux alentours du Cuzco, contiennent-ils, dans des cavernes soigneusement dissimulées, les restes de ceux qui animaient jadis ces monuments et ces champs de leur incessante activité.

On réservait les grottes les plus grandes aux nobles; il en a été retrouvé de considérables dans les collines des hauts plateaux de Anta, à quatre lieues de la cité. Elles contenaient une douzaine de morts adossés aux parois, autour du repas mortuaire disposé sur l'aire dans des vases précieux.

Ces grottes, grandes ou petites, sont murées avec le plus grand soin; des broussailles ligneuses en recouvrent l'entrée. Lorsque le hasard fait retrouver quelques-unes de ces mystérieuses sépultures, le repos séculaire des morts qu'elles renferment est aussitôt brutalement interrompu. Les momies ou les ossements ne revoient le jour que pour être profanés et dépecés avec une curiosité avide qui ne respecte rien et qui, de tous les mystères recouverts par les tombes, ne veut connaître qu'un seul : l'or qui entoure les momies. On dirait que les anciens avaient craint ce viol et qu'ils avaient voulu par tant de soins minutieux préserver les auteurs de leur ville, de leur civilisation, du triste sort qui les attend dès que leur sépulture est découverte. On dirait que, comprenant l'éternelle durée des monuments en granit, ils eussent voulu conserver près de leurs œuvres les cendres de ceux qui, faibles et mortels, ont su élever un monument rivalisant avec l'œuvre impérissable de la nature.

Et maintenant revenons pour un instant sur le haut plateau du mont Rodadero, au milieu de ces grands sanctuaires à ciel ouvert. Le fort du Sacsaïhuaman est à notre droite et le sanctuaire du Qquenco à notre gauche; à nos pieds

s'étend cette cité grave et imposante qui, au milieu de champs et de jardins, emplit la vallée et gravit les versants qui la limitent à l'est et à l'ouest; notre regard plonge dans l'atrium des maisons à l'aspect sombre et sévère, sous leur toit de chaume noirâtre; les portes, fermées par des tissus en laine de llama ou de vigogne, bordent des rues étroites. Oubliant ces bâtisses européennes qui s'élèvent aujourd'hui à côté et sur les ruines de ce passé plein d'enseignements utiles, nous n'apercevons plus que les monuments anciens, cyclopéens ou incasiques; il nous est facile alors de compléter le plan général de l'antique ville des rois par des constructions toujours rectilignes en schiste gris. Au loin, entre les prairies et les cultures, nous voyons les immenses parcs des llamas prêts à recevoir les troupeaux, cette richesse nationale; nous voyons les torrents écumeux descendre les collines et, aussitôt domptés par l'œuvre de l'habile ingénieur, rouler leurs eaux tranquilles à travers les rues étroites de la ville.

Revenus par la pensée à la veille de l'invasion européenne, nous sommes tout étonnés devant ces rues désertes, ces temples silencieux, ces forteresses sans guerriers, ces maisons sans habitants.

Cette œuvre nous paraît trop grande, trop vivante, trop, palpable pour que son auteur soit si bien mort qu'on serait presque tenté de douter de son existence.

Ces humbles travailleurs n'ont pas mérité un pareil sort, et les préoccupations généreuses qui, par un souvenir toujours rajeuni, ont dû empêcher de mourir les nations classiques de notre hémisphère, pourront, dès qu'elles se porteront sur le passé de l'occident équatorial, ressusciter ces peuples.

Alors on comprendra cette société, qui jusqu'à ce jour a figuré dans le grand livre de l'histoire sous les traits à peine lisibles d'un signe hiéroglyphique oublié.

PLAN DU GRAN CHIMU

dressé par

CH. WIENER.

Echelle de 12000

Plan d'un jardin de maïs et de coton

Canaux d'irrigation pour la culture du maïs

Canaux d'irrigation pour la culture du cotonnier

Palais

Huaca de Toledo

Grande enceinte probablement consacrée aux fêtes

Cité ouvrière disposée autour d'une cour

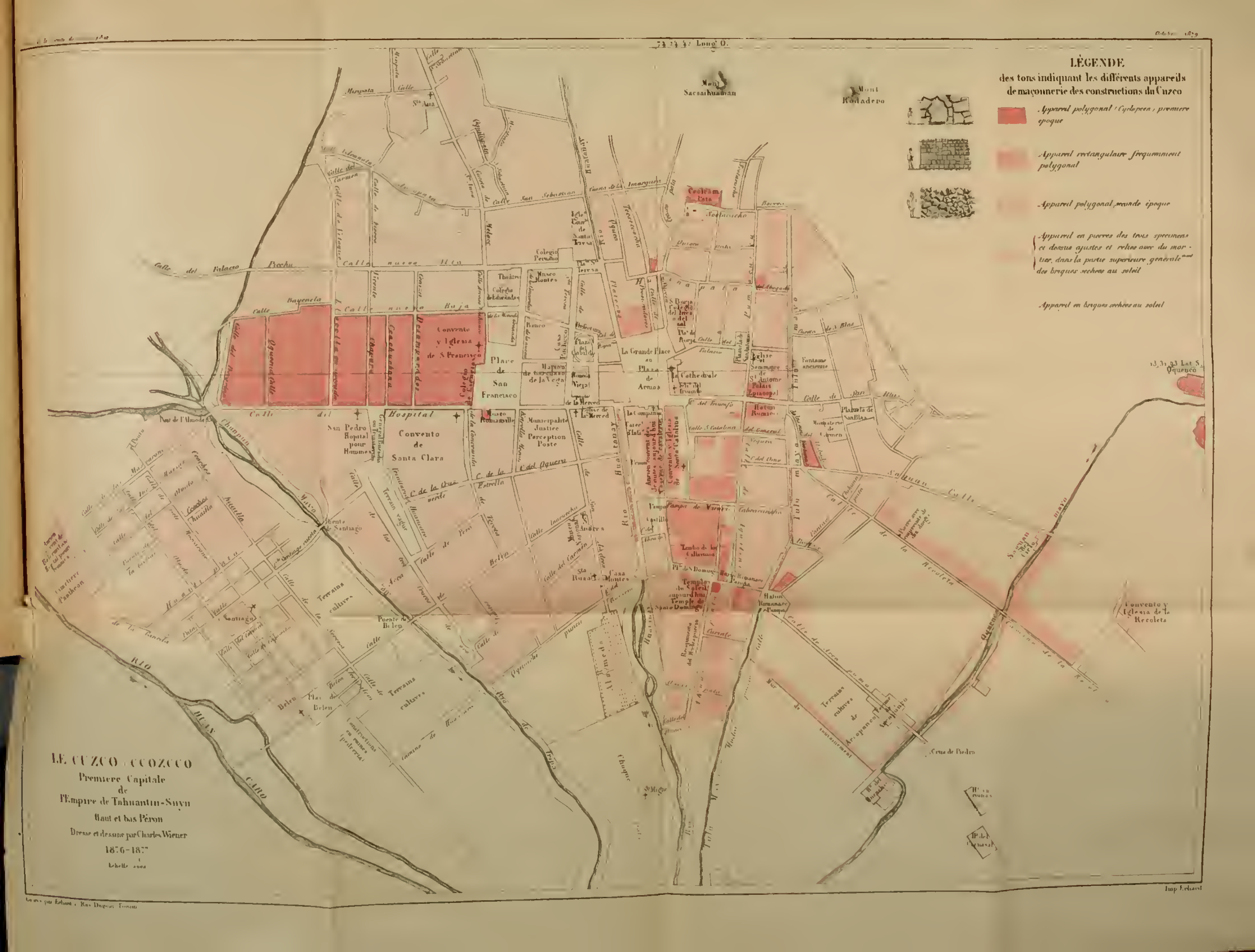
Rue d'une cité ouvrière

Maison d'une cité ouvrière

Spécimen de murs ornés de bas reliefs dans la grande enceinte

Légende

Gravé et Impᵉ par Erhard 12 rue Duguay-Trouin, Paris



LÉGENDE
des tons indiquant les différents appareils de maçonnerie des constructions du Cuzco
Appareil polygonal (Cyclopeen) premiere epoque
Appareil rectangulaire fréquemment polygonal
Appareil polygonal, seconde époque
Appareil en pierres des trois specimens ci dessus ajustes et reliees avec du mortier, dans la partie superieure generalement des briques sechees au soleil
Appareil en briques sechees au soleil
LE CUZCO (CCOZCCO
Premiere Capitale
de
l'Empire de Tahuantin-Suyu
Haut et bas Pérou
Dressé et dessiné par Charles Wiener
1876-1877
Mont Sacsaihuaman
Mont Rodadero
Convento y Iglesia de S. Francisco
Plaza de San Francisco
La Grande Place ou Plaza de Armas
La Cathedrale
Convento de Santa Clara
San Pedro Hopital pour Hommes
Hospital
Municipalité Justice Perception Poste
Colegio Peruano
Theâtre
Museo Montes
Fontaine ancienne
Plazuela de San Blas
Monastere de Carmen
Calle del Palacio
Calle nueva Alta
Calle nueva Baja
Calle Bayeneta
Calle de San Sebastian
Calle Marquez
Calle de San Agustin
Calle Sn Juan
Campo de Viracocha
Temple du Soleil aujourd'hui Temple de Santo Domingo
Pl. de S. Domingo
Puente de Santiago
Puente de Belen
Plaza de Belen
Belen
Santiago
Cimetiere Pantheon
Terrains cultivés
Rio Huatanay
Rio Tullumayo
Rio Chunchulmayo
Rio Huancaro
Convento y Iglesia de la Recoleta
Cruz de Bedro
Long. O.
Lat. S.
Imp. Lehaut
Octobre 1879

Date Due

9 Mar			
Oct 31 '38			
Jan 27 '40			
SEP 27 1948			

Library Bureau Cat. no. 1137

985 Z99 v.8 160486

Miscelaneas
985 Z99 v.8 160486

